L'oralité tertiaire. Positionnement, statut, modalités

Raymond Mayer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pa/186>

DOI : 10.4000/pa.186

ISSN : 2273-0362

Éditeur

Université Lumière Lyon 2

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 2009

Pagination : 5-9

ISBN : 978-2-912868-62-6

ISSN : 1634-7706

Référence électronique

Raymond Mayer, « L'oralité tertiaire. Positionnement, statut, modalités », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 7 | 2009, mis en ligne le 02 juillet 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pa/186> ; DOI : 10.4000/pa.186

L'oralité tertiaire

Positionnement, statut, modalités

Raymond Mayer

INTRODUCTION

À l'occasion de ce numéro dédié à la mise en relation scientifique de la « raison orale » avec la « raison numérique », je propose de dénommer « oralité tertiaire » le nouveau positionnement de l'oralité dans les sociétés numériques que nous vivons. Que l'oralité ait changé de statut depuis l'invention de sa conservation matérielle, et plus encore depuis sa mise en circulation immatérialisée, aucun spécialiste de sciences humaines n'en doute, et cet article n'est pas le premier à en établir le constat élémentaire (Gardin, 1968 ; Poirot-Delpech, 1975 ; Goody, 1998 ; Lévy, 1999 ; Waquet, 2003 ; Hermès, 2004). Mais il voudrait en réexaminer quelques conséquences scientifiques encore insuffisamment évaluées, me semble-t-il, et a fortiori mal exploitées. Ces conséquences (qui deviennent des inconsequences si elles ne sont pas prises en compte) me paraissent s'engager à trois niveaux de compréhension de l'oralité : d'abord au niveau du positionnement de l'oralité dans la production scientifique ; ensuite au niveau du statut qui lui est conféré dans cette production ; enfin au niveau du développement de ses modalités dans la production scientifique.

Autrement dit, il ne s'agit plus ici de la question « comment se porte l'oralité ? », mais de la question « comment le numérique a-t-il modifié l'oralité ? » Plus avant, ce n'est pas seulement l'accès à l'oralité qui est envisagé, mais la compréhension et l'extension conceptuelles de l'oralité. C'est le travail sur l'oralité et le travail de l'oralité dans une société numérique qui changent. C'est, en un mot, la science de l'oralité qui se transforme. Comment et pourquoi ? Voilà fixés les termes de cet article consacré au positionnement, au statut et aux modalités de l'oralité dans le champ scientifique.

DE L'ORALITÉ PRIMAIRE À L'ORALITÉ TERTIAIRE

J'emprunte l'expression « tertiaire » – ou plus exactement je l'extrapole – à partir de l'attention portée par l'anthropologue gabonaise Stéphanie Nkoghe (dans un ouvrage spécifique doublé d'un article de la présente revue) aux « sociétés orales secondaires » (2007). Cet auteur désigne

par « société orale primaire » une société africaine qui ne disposait pas d'écriture avant son importation par la colonisation européenne du XIX^e siècle. Chez le même auteur, une « société orale secondaire » est une société où survient une coexistence coloniale, puis postcoloniale de l'écrit et de l'oral, mais où en réalité l'écrit supprime l'oral comme norme dominante (1999). La répartition des sociétés entre oralité primaire et secondaire se fait, dans le schéma de Stéphanie Nkoghe, sur le critère de la simultanéité, ou non, de l'oral et de l'écrit. Est primaire une société autrefois classée sans écriture, ce qui correspondait jusqu'en 1970 à l'intitulé de l'un des séminaires annuellement inscrits au programme de l'École Pratique des Hautes Études : « Religions des sociétés sans écriture » ! Claude Lévi-Strauss s'en explique d'ailleurs dans son autobiographie par entretien interposé avec Didier Eribon (1988). Dans la conception de Stéphanie Nkoghe, est secondaire toute société qui accède à l'écriture, et où l'écriture occupe une position hiérarchique supérieure à celle de l'oralité. Autant le dire : une société où l'oralité est doublement marginalisée sur le plan scientifique : marginalisée comme objet et marginalisée comme moyen.

Dans le présent numéro, la « raison orale » est évidemment une métaphore d'une « science de l'oralité » et la « critique de la raison orale » en serait son épistémologie et son métalangage. De même la « raison numérique » renvoie à une « science du numérique » (au sens de l'univers digitalisé que nous expérimentons) et la « critique » en constituerait l'appréciation épistémologique. Que manque-t-il à ces deux « raisons » pour être convaincantes ? Il leur manque un positionnement scientifique clairement défini, un statut explicitement reconnu et des modalités de développement totalement intégrées dans la démarche scientifique.

POSITIONNEMENT DE L'ORALITÉ TERTIAIRE

S'agissant du positionnement de l'oralité dans le champ de la production scientifique, disons que l'on passe progressivement, en quittant l'oralité secondaire pour l'oralité tertiaire, d'une attitude d'exclusion à une attitude d'inclusion. L'épistémologie des sciences faisait, et fait encore, de celles-ci une production exclusive de l'écrit. Dans ce cadre épistémologique, les savoirs de l'oralité primaire ne peuvent accéder au niveau de science véritable. Est science ce qui est épistémologiquement construit à partir de – et autour des – savoirs occidentaux, qu'il s'agisse d'astronomie (le soleil tournant autour de la terre, avant que la terre ne tourne « finalement » autour du soleil), de médecine (la physiologie humaine fonctionnant suivant le principe des « humeurs »), de physique (la gravitation passant de Newton à Einstein), de chimie (le tableau de Mendéléiev devenant norme universelle) ou d'autres savoirs scientifiques constitués. À ce niveau, ou on admet que les savoirs ancestraux étaient implicitement de la science, ou on se condamne à verser la moitié des savoirs humains dans une épistémologie a-scientifique. Le positionnement de l'oralité en régime d'oralité primaire, c'est-à-dire celle d'une oralité sans écrit, reçoit

deux types de traitement : ou l'oralité est associée à la première production scientifique de l'humanité – et l'on peut faire référence, sur ce point, aux innombrables travaux de qualité sur l'origine des langues et du langage – ; ou l'oralité est exclue de tout champ scientifique.

À prendre en considération ne serait-ce que les travaux de la première hypothèse (Hombert, 2005) – celle qui associe le progrès scientifique à la naissance et à la maîtrise du langage –, il est plausible que la première hypothèse l'emporte, dans les conceptions épistémologiques occidentales, sur la seconde. Donc nous partons du principe que la science, que toute science a débuté avec l'oralité. Dans ce cas de figure, l'oralité a disparu du champ scientifique à partir de l'oralité secondaire. L'oralité secondaire coïncide avec une période de son exclusion du champ scientifique. Dans cette hypothèse, l'inclusion de l'oralité tertiaire dans le champ scientifique est en réalité une réinclusion.

Quelles sont les conséquences de la ré-admission de l'oralité dans le champ scientifique par rapport à son admission initiale aux temps de l'oralité primaire ? Il est possible de dire que depuis l'invention de la possibilité technique de conserver l'oral (ce qui relève d'une période pré-numérique) l'oralité a perdu l'un de ses « défauts » : celui de la labilité, de l'éphémère, de l'instabilité – comme le notait Poirot-Delpech dès 1975.

Quelle différence y a-t-il entre l'inclusion de l'oralité primaire et celle de l'oralité tertiaire ? Cette inclusion ne se fait plus sur le modèle de l'intuition inventive ou de la liberté créatrice surprise en plein processus.

S'ajoute donc à ces deux modèles anciens la société nouvelle de l'oralité tertiaire. Est tertiaire, dans le contexte des précédentes définitions, une société où l'oralité trouve, ou retrouve, une position égalitaire parce que le médiatique subsume les différences entre écriture et oralité. En réalité, la société orale tertiaire ne fait qu'ajouter le passage de l'écriture à l'oral, par le truchement des processus propres de la lecture, là où les théories standard se contentaient des phénomènes cognitifs applicables à la seule écriture. S'il est vrai que l'écriture est un passage de l'oral à l'écrit, il est tout aussi vrai que la lecture est depuis toujours un passage de l'écrit à l'oral, même s'il s'agit d'un oral mental.

Comme le note Harriet Jisa (2005) à propos d'expérimentations menées pour juger en psycho-linguistique des mécanismes d'acquisition du langage, une différence apparaît entre des enfants qui disposent des premiers éléments de la lecture par rapport à ceux qui ne disposent que d'acquisitions orales. Dans l'acquisition de la lecture, et même dans la pratique quotidienne de la lecture, les thèses habituelles du passage de l'oralité à l'écriture, doivent être doublées par des thèses sur le passage de l'écriture à l'oralité.

Il s'agit ici de la place dans le processus scientifique. Celle-ci est indéniable. La création se fait autant par colloques que par soliloques. Il existe des défenseurs de la tour d'ivoire en matière de production scientifique (Tzétan Todorov), mais leurs arguments sont comptés.

Nous sommes dans un cadre d'évaluation statistique, donc probabiliste. Jean-Claude Gardin (1968 : 153) défend en effet l'idée d'une différence entre modèle déterministe et modèle probabiliste en considérant que « la représentation, ou le modèle, est déterministe

lorsque les éléments constitutifs sont le produit d'une analyse obéissant à des critères structuraux, ou au contraire probabiliste lorsque ces éléments résultent seulement des choix empiriques propres à l'analyse documentaire ».

En quoi consiste finalement la nouveauté de l'oralité à l'ère tertiaire ? En son retour sur la scène médiatique, si on voulait le dire d'une manière populaire ; en sa projection à l'infini, si on voulait le commenter en matière scientifique. L'association de l'oralité au numérique fait que la parole proche est non seulement sauvegardée – ce qui était déjà un acquis du prénumérique magnétophonique – mais aussi qu'elle est capable d'être projetée vers le loin, ce qui a été dû à la capacité radiophonique, pour être finalement disponible en tous temps et en tous lieux, simultanément ou séparément. On a donc là une prodigieuse ressource nouvelle qui ne saurait être sans conséquence sur son nouveau statut scientifique. Et ce, d'autant plus que la ressource radiophonique s'est, à son tour, associée à la ressource visuelle et médiatique dans son ensemble, pour être non seulement diffusable partout, mais dans un contexte holistique où la parole reprend tous ses droits – il est à noter que le cinéma a quitté le temps du cinéma muet et que tous les médias sont à présent « parlants ».

Ainsi, le numérique consacre l'abolition de la distance, y compris la distance de la parole qui supposait auparavant la proximité, et plus encore, la présence. Parallèlement au développement exponentiel des ressources multiples par l'internet, on doit remarquer un développement autonome et concomitant de la ressource téléphonique à la mobilité mondiale, ce qui ne saurait rester sans incidence sur les conditions de la production scientifique. Information accrue, circulation accrue. L'oralité mérite une réévaluation de son statut dans le champ de la production scientifique. Une chose est, en effet, de constater la modification de l'environnement de la production scientifique, autre chose est d'intégrer les composantes du nouvel environnement dans la reconnaissance effective de sa fonction.

STATUT DE L'ORALITÉ TERTIAIRE

Le statut de l'oralité se modifie à coup sûr dans de telles conditions. Mais la question qui nous intéresse est expressément celle du statut scientifique. Il peut y avoir une large place faite à l'oralité sans que le statut équivalent lui soit reconnu. Entre l'oralité secondaire et l'oralité tertiaire, le statut scientifique de l'oralité se modifie-t-il ? Il est déjà clair que l'adage latin *verba volant* rappelé plus haut a vécu. Il est cependant encore en vigueur dans les domaines scientifiques.

Nous pouvons lui appliquer presque terme à terme les constats plus généraux exposés par François Laplantine dans son introduction à une *anthropologie modale* (2006) : « En dépit de tant de travail effectué au cours de ces dernières années (notamment dans les domaines du cinéma, du théâtre, de la musique, de la danse, de la critique littéraire, de la théorie de la traduction, de la psychanalyse), les sciences humaines reposent

encore sur un certain nombre de présupposés non questionnés – ou du moins insuffisamment questionnés – qui les conduisent pour l'essentiel soit à reproduire, soit à tenter de réaménager l'ancien paradigme. »

Quel est cet « ancien » paradigme qui se trouve être le plus actuel dans les sciences humaines? C'est le fait de fonder toute recherche et construction scientifiques sur la seule prise en compte de l'intelligible au détriment du sensible, de la raison au détriment de l'émotion, et pour ce qui nous concerne, de l'écrit au détriment de l'oral. Dans ce contexte, l'oralité est victime, si l'on peut dire, du paradigme scientifique dominant qui s'impose à l'ensemble des procédures mises en œuvre, des champs délimités et des résultats visés.

Si l'on suit la perspective de François Laplantine, c'est la modification du paradigme fondamental (et quasi fondamentaliste) qui modifiera le statut particulier de l'oralité. Dans sa conception, cela suppose plus qu'un « réaménagement », mais un véritable renouvellement épistémologique qui inclut l'oralité au nombre des « exclusions » à réintégrer dans le processus scientifique. Dans le détail, cela suppose un travail sur le temps en mouvement et non plus seulement sur le temps figé, sur le langage en tant que production dynamique et non plus seulement sur la langue en tant que système. L'ensemble du dispositif amène non à une fusion des contraires, mais à l'acceptation d'une méthode qui procède par « graduations » et par respect des « intensités » et qui, en sciences humaines, rompe avec les positions rigides, pour adopter un cheminement par essais et erreurs. Une telle perspective ne dévalue pas la science, mais au contraire la rend plus fine, et surtout plus respectueuse de la complexité et de la délicatesse infinitésimale des conduites humaines extraordinairement imbriquées dans des entrelacs de temporalités en mouvement qu'il faut se refuser à simplifier sous peine de les caricaturer.

S'agissant de l'oralité tertiaire, les médias ont non seulement amplifié le phénomène, mais ont produit un saut qualitatif. L'oralité qui suppose la proximité s'est étendue au lointain. Par voie de conséquence, le lointain par le truchement de l'oralité devient proche. Il est certain que la science se produit à l'international autant qu'elle se produisait en national au siècle dernier. Ce qui ne signifie pas que de nouvelles « tours d'ivoire » ne naissent pas sous l'égide de lobbies à raisons sociales diversifiées.

Le quantitatif ne se traduisant pas en qualitatif, un certain ostracisme continue à exclure l'oralité de l'hypothèse même de sa prise en compte. Qu'est-ce qui bloque, et qu'est-ce qui fait que cette hypothèse est levée dans le contexte de l'oralité tertiaire? L'oralité tertiaire est le lieu – on devrait dire le temps – de la variance, de l'hypothèse, qui est constitutive de toute méthode expérimentale. Plus encore, la vérification de l'hypothèse est encore autant orale qu'écrite. N'est-elle que l'esquisse avant sa fixation? Acceptons-en le statut. C'est le temps de la soutenance de thèse, moment solennisé de la recherche scientifique. Sauf que l'esquisse, dans l'oralité tertiaire, reste, elle aussi définitivement acquise. Le résultat final, surtout en sciences humaines, n'est jamais stable.

Je me réfère à un auteur ancien mais toujours efficace, Jean-Claude Gardin (1974 : 80), qui a traité des analyses de discours (retenons qu'il

s'agit d'un concept oral) et a construit les liens possibles entre discours scientifique et langage documentaire. C'est le positionnement, le statut et les modalités du discours qui constituent l'interface direct de la relation de l'oralité à la science : « Il est d'usage de séparer les domaines où s'exerce l'analyse textuelle en fonction des disciplines dont sont censés relever les documents considérés : philosophie ou histoire des religions dans le cas des textes sacrés, sociologie ou psycho-sociologie pour les documents personnels, articles de presse, etc., ethnologie ou folkore pour les mythes et les contes des peuples sans écriture (sic), etc. Notre propos même devrait nous conduire à dépasser ces distinctions, pour dégager les invariants de l'analyse sémantique, indépendamment des catégories ou des disciplines évoquées. »

À partir des considérants du même auteur, on pourrait avancer que l'oralité est, comme la documentation, un moment-clé de l'invention, et qu'elle est, plus que l'écrit, le moment du dialogue scientifique, incarnée dans le processus d'élaboration scientifique par la technique du « panel ». De ce point de vue, on pourrait appliquer aujourd'hui à l'oralité les propos tenus par Gardin (1968 : 152) sur les langages documentaires : « L'on reproche parfois aux “langages documentaires” [...] l'empirisme qui préside à leur construction ; et l'on exclut pour cette raison qu'ils puissent être utiles à la formulation de théories ou de modèles en accord avec la réalité qu'ils sont censés décrire. L'argument est irréfutable, lorsque ces langages ne sont en effet qu'une image grossière du langage scientifique établi, dans le domaine considéré ; personne n'a jamais avancé que les codes, classifications, listes de mots-clé, etc., établis pour le traitement mécanographique de la documentation relative à la chimie, par exemple, contribueraient en quoi que ce soit au progrès théorique de cette discipline. Il peut arriver néanmoins que de tels codes soient en fait plus raffinés que le langage spécialisé lui-même, dans certains champs d'étude où la même rigueur ne s'est pas encore imposée dans la définition et dans l'usage des termes. [...] On peut au moins se demander si de tels codes ne constituent pas alors une sorte de remède provisoire aux insuffisances d'une terminologie encore mal fixée. »

En remplaçant le « traitement mécanographique » par le « traitement numérique », et les « langages documentaires » par la « raison orale », on voit que les arguments d'hier se retrouvent presque littéralement dans les processus de l'oralité tertiaire d'aujourd'hui. Occulter le rôle de l'oralité, c'est nier la procédure d'acquisition scientifique. Mais il n'est pas question seulement de « rôle » (ou alors dans le sens de celui des impôts), mais bien de statut et de fonction (par les modalités qui sont examinées plus loin).

Au terme de cette discussion sur le statut de l'oralité tertiaire dans le champ des sciences humaines, convenons à tout le moins qu'elle entre de plain-pied dans le processus de toute production scientifique. Sous quelle forme et sous quelles modalités, c'est ce qu'il convient de préciser à présent. L'oralité est, comme d'autres thématiques, appelée à jouir d'un statut de transversalité, et à féconder la science transversalement, n'étant pas plus thématique que la communication chez Winkin (1998). Elle est en outre proche du statut que souhaite conférer Laplantine (2007) à l'expression cinématographique, celle qui restitue le temps et non seulement

l'espace, le rythme et non seulement le système, l'instabilité et non seulement l'immutabilité des principes. C'est la pure vision popperienne que d'intégrer l'oralité à la recherche scientifique en tant qu'instance de « falsification ».

MODALITÉS DE L'ORALITÉ TERTIAIRE

Quelles sont les nouvelles modalités du progrès scientifique dans le contexte de l'oralité tertiaire ? On doit dire qu'on en revient à un contexte holistique qui semblait suranné. On doit dire aussi qu'on développe de nouvelles perceptions de la science et de ses fonctions. Foin des visions étriquées et réductrices ! L'hyper-textualité, qui fait l'objet de l'article de Jean Derive dans cette revue, est la nouvelle constellation bâtisseuse de progrès scientifique. Mais il n'est pas inconsidéré d'introduire aussi la nécessité d'une hyper-oralité, c'est-à-dire d'une création de liens différenciés au sein desquels et autour desquels l'oralité soit une source et une ressource reconnue.

On doit parler de modalités au pluriel, car il n'y a pas qu'une seule modalité en jeu. Autant que l'écrit, l'oral dispose de genres multiples. De même que l'écrit passe de genres aussi différents que la poésie et la prose scientifique, de même l'oral ne saurait être considéré sous un seul genre, même si on semble y privilégier le conte. Quand nous parlons de « raison orale » et de « raison numérique » il est clair que nous usons de métaphores pour parler de science de l'oralité et de science du numérique, ou plus précisément de science orale et de science numérique, c'est-à-dire des sciences usant respectivement de l'oralité et du numérique comme outils scientifiques. De fait, il nous semble que dans l'un et l'autre cas, il faille considérer l'oralité et le numérique davantage comme des outils transversaux que comme des thèmes scientifiques spécifiques. Examinons tour à tour les deux usages possibles de l'oralité et du numérique pour en dégager les modalités scientifiques.

Comme outil transversal, l'oralité présente une multiplicité d'appréhensions plus importante que l'écrit. On pourrait dire que la démultiplication des expressions est même constitutive de l'oralité, plus que de l'écrit, car la méthode « par essais et erreurs » est, par définition, plus complète (et donc plus heuristique) que celle de l'écrit. Si l'écrit fige, l'oral découvre. La complétude appartient à l'oral plus qu'à l'écrit. L'oral est le royaume du virtuel tandis que l'écrit est la maison du fini et du « définitif ». L'oral ouvre tandis que l'écrit clôt. Il y a donc en réalité une véritable complémentarité entre les deux – et non pas un monopole unilatéral de l'écrit. La preuve en est la multiplication des colloques, des séminaires, des panels.

Cette complémentarité s'accroît-elle dans le contexte de l'oralité tertiaire ou ne fait-elle que prolonger l'ère secondaire ? Les perspectives les plus fécondes concernant les modalités de l'oralité dans le discours scientifique nous paraissent, une fois encore, avoir été ouvertes par les récents ouvrages de François Laplantine, précisément consacrés à l'approche « modale » en anthropologie (2006), et à l'intégration des formes et de

l'esprit cinématographique dans les descriptions anthropologiques (2007). Cet auteur affecte en effet au cinéma (parlant) – et l'on pourrait donc appliquer telles quelles ses considérants à l'oralité – des vertus de description du temps complétant utilement (et on devrait ajouter : obligatoirement) la production écrite rivée à l'espace. Revenons sur certaines de ses propositions les plus innovantes pour les appliquer ici à l'oralité tertiaire.

Refusant de réduire les exemples littéraires à de simples « illustrations » scientifiques, il examine le minutieux travail d'observation effectué par Marcel Proust sur les situations sociales infiniment dynamiques de son temps, quand bien même l'analyse porte sur des « micro-milieus » que l'on croirait cloisonnés et dont les conventions bourgeoises ou aristocratiques paraissent intangibles. L'écriture romanesque où l'amplitude des phrases permet de déployer non seulement la minutie des détails observés, mais le temps en mouvement continu (que l'on se souvienne du titre-phare *À la recherche du temps perdu*) est un modèle scientifique de description ethnographique qui échappe aux modèles catégoriels caricaturants. C'est la mise en œuvre concrète d'un nouveau paradigme scientifique en sciences humaines où l'oralité a sa place particulière.

Deuxième exemple de mise en œuvre du nouveau paradigme, selon le même auteur : le cinéma, où l'expression *sui generis* se démarque immédiatement de toute approche rationalisante pour lui préférer une approche sensible. Là encore, l'oralité est en prise directe non seulement avec les techniques spécifiques du tournage et du montage cinématographiques, mais surtout avec les modalités de sa prise en compte du temps, du hors-champ, de l'hésitation, des irrégularités, des ruptures de temps et de lieu, du non-dit, de l'ellipse, toutes modalités qui renouvellent le paradigme de la raison et de la permanence intemporelle qui régit la production scientifique courante.

Autre auteur tout à fait pionnier sur la question des modalités, la coéditrice de ce numéro spécial, développant autour du thème de la variance (Decourt, 2003) un trait caractéristique de l'oralité qui peut être vue comme une modalité renforcée sous le règne de l'oralité tertiaire, à cause de la circulation infinie et illimitée de la parole.

À terme, il faudrait aussi inclure dans l'analyse des modalités, celle du virtuel (Lévy, 2001). C'est à ce niveau que l'association du numérique et de l'oralité trouve sa compétence ultime. La nouvelle oralité tertiaire se double d'une nouvelle modalité, qui est celle de la complétude de l'imaginaire scientifique. Le numérique de synthèse offre une capacité sans précédent à construire en réel scientifique ce qui n'est pas encore réel référent. On ne saurait contester la « valeur » scientifique indéniable de cette ouverture infinie et faculté de projection « systématique ». La notion de système ouvert remplacerait ainsi celle de système fermé du paradigme précédent.

CONCLUSION

N'y a-t-il pas quelque paradoxe à vouloir imposer une « raison orale » là où l'analyse de ses modalités tendrait plutôt à une dérationalisation de

l'approche ? En réalité, il convient de comprendre que la « raison orale », en tant que revendication de la scientificité de l'oralité, est un raccourci qui ne préjuge pas du nouveau paradigme sur lequel cette scientificité est à fonder. Si l'on suit les perspectives tracées par Laplantine et Decourt, c'est un paradigme de la continuité de langage qui prend la relève du paradigme de la discontinuité du signe. Ces perspectives sont particulièrement pertinentes dans le cas de l'oralité tertiaire, celle que j'ai dénommée ainsi par rapport à la nouveauté instaurée par l'ère numérique. L'oralité tertiaire est une oralité renforcée par un nouveau positionnement, un nouveau statut et de nouvelles modalités d'inscription dans le processus scientifique.

Références bibliographiques

DECOURT N., *De la variance*, travaux présentés pour l'HDR, université Lumière-Lyon2, 2003.

— & MARTIN J.-B. (éds), *Littérature orale. Paroles vivantes et mouvantes*, Lyon, PUL, 2003.

GARDIN J.-C., « Analyse documentaire et analyse structurale en archéologie » *Arc*, n° 26, 1968, (rééd. Éd. Inculte, 2006), p. 146-154.

— *Les analyses de discours*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1974.

HOMBERT J.-M. (éd.), *Aux origines des langues et du langage*, Paris, Fayard, 2005.

JISA H., « La langue façonne-t-elle le monde ? » in J.M. Hombert (éd.), *Aux origines des langues et du langage*, op.cit.

LAPLANTINE F., *Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale*, Paris, Téraèdre, 2006.

— *Leçons de cinéma pour notre époque*, Paris, Téraèdre, 2007.

LÉVI-STRAUSS C., *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob, 1988

LÉVY J., *Anthropologies latérales. Entretiens avec François Laplantine*, Montréal, Liber, 2002.

MAYER R., *Les transformations de la tradition narrative à l'île Wallis (Uvea)*, Paris, Musée de l'Homme, *Publications de la Société des Océanistes* (n° 38), 1976.

— « Le nouvel esprit documentaire », Libreville, Cahiers gabonais d'anthropologie, n° 9, 2002.

NKOGHE S., *L'éducation des enfants chez les Fang. Les pratiques traditionnelles et leur évolution*, thèse de doctorat en ethnologie, université de Nice Sophia-Antipolis, 1998.

— *Les sociétés orales secondaires*, Paris, L'Harmattan, 2007.

PAUL V. & PERRIAULT J. (éd.), *Critique de la raison numérique*, Hermès, 2004.

POIROT-DELPECH B., « L'écrit et l'oral », *Le Monde*, 25 juillet 1975.

POPPER K., *La réfutabilité des sciences*, trad. Paris, PUF, 1980.

TODOROV T., « Laboratoires et production solitaire », *Le Monde*, 15 juin 2004.

WAQUET F., *Parler comme un livre*, Paris, Albin Michel, 2003.

WINKIN Y., *Anthropologie de la communication*, Paris, Seuil, 1998.